

## Compte-rendu de la conférence de Leïla Sebbar à Boston College le 2 novembre 1998

**P**our Leïla Sebbar, l'exil est l'élément principal et fondateur de ce qu'elle écrit, qu'il s'agisse de romans ou de fiction. Elle ne se considère pas théoricienne de ses propres livres mais veut faire comprendre comment elle travaille ses textes de fiction et à partir de quels éléments elle les travaille.

Leïla Sebbar est née en Algérie coloniale constituée alors de trois départements français et bien que l'Algérie ait une été partie intégrante de la France, il s'agit plutôt pour l'écrivaine d'une colonie car des inégalités y sont présentes. "L'Algérie, dit-elle, n'était pas la France". Son père algérien est allé à l'école coranique et à l'école française, ce qui lui rappelle les romans populaires du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup> siècle car il existait toujours un petit garçon doué, choisi par le maître et poussé du côté de la France et de la langue française. On en trouve des exemples chez Mouloud Feraoun et Mohammed Dib. Son père devient alors instituteur de langue française à l'école française mais il avait une formation particulière car il enseignait aux enfants indigènes (c'est-à-dire à ceux de langue arabe ou berbère). Il existait une distinction entre les maîtres qui enseignaient aux enfants de langue française et ceux qui enseignaient aux indigènes. Les maîtres indigènes enseignaient dans le bled (les montagnes, loin de la ville, au sud, dans les plaines). Son père devient directeur d'école pour garçons indigènes (par exemple, à Tlemcen, à l'ouest d'Alger). Leïla Sebbar rêve de cette école toutes les nuits et possède de nombreuses photos de cette école où était inscrit "Ecole de garçons indigènes" sur le fronton.

Sa mère, institutrice en langue française, enseignait aussi aux enfants indigènes et, plus particulièrement, aux garçons. Elle n'était pas une Française d'Algérie que l'on appellerait aujourd'hui Pied-Noir mais une Française de France, ce qui marque une distinction importante. La situation de Leïla Sebbar est par conséquent particulière car elle est issue d'un mariage mixte, ce que les Français d'Algérie et la communauté musulmane toléraient mal. Elle a toujours vécu dans l'école de son père qui se déplaçait d'un tout petit village dans les hauts plateaux jusqu'à la capitale au fur et à mesure que sa carrière progressait. Cette école était en fait une sorte de petite citadelle qui n'était pas militaire mais entourée de petits murs. A l'extérieur se trouvait le quartier arabe et, en haut du village, le quartier européen. L'école représentait une petite république idéale, laïque. Le village nègre se composait d'arabes et de pauvres, essentiellement de pauvres arabes. Son père d'éducation et de culture musulmanes et sa mère de culture catholique française adoptent tous deux la laïcité, d'où leur abandon de la religion à la maison où on n'a jamais parlé de Dieu. Leïla Sebbar dit qu'elle ne sait pas encore aujourd'hui qui est Dieu.

Elle a toujours vécu en exil sans le savoir : son père était en exil de sa maison maternelle, de sa langue et de sa mère, et sa mère qui n'est pas native d'Algérie vient d'ailleurs, de la France que Sebbar appelle "le Soleil". L'école de son père incarnait donc une petite France que sa mère avait recréée également à la maison. En effet, dans cette maison, tout vient de France : son histoire domestique et culturelle, la langue française.

Leïla Sebbar a mis beaucoup de temps à comprendre ce qu'elle écrit. Elle a tenté de dire, de mettre des mots sur le silence de son père, le silence de la langue de son père, l'arabe qu'elle ne parle ni ne comprend. Son père a été séduit par l'école, la langue, la littérature françaises, par sa femme. Il a vécu une aventure dans la langue française mais le silence de l'arabe est lourd. En tant qu'écrivaine, elle a tenté de comprendre et d'approcher ce silence dans ce qu'elle écrit. Son père, lui, n'a jamais parlé de sa souffrance, de son exil.

Leïla Sebbar est venue en France à l'âge de dix-sept ans à la fin de la guerre d'Algérie pour continuer des études de lettres supérieures. Elle a vécu une amnésie totale de l'Algérie natale qui l'a ramenée au silence de son père. Comment écrire alors sur le silence, retrouver des signes à travers le silence, comment passer à la fiction, à ce qui va faire parler ce qui n'a pas été dit, comment ne pas oublier ce qui n'a pas été connu ? demande-t-elle. Ces questions représentent la portée de son travail depuis une vingtaine d'années. Elle dit le corps de son père, une terre, un corps de silence dans la langue de sa mère qui est la langue de la colonisation.

L'auteur a ensuite lu un texte de 1991 publié dans la revue *Intersignes*, "Le corps de mon père dans la langue de ma mère" où elle parle de la difficulté à réconcilier les deux. Elle a du mal à lire ce texte et ne peut le finir tant elle est émue. Parce qu'elle se nomme "fille d'un victime [son père] et d'une bourreau [sa mère]", elle se réfugie dans l'exil. Elle parle de signes et de traces qui ont été occultés. Elle ne peut pas prévoir la manière dont ils reviennent. Par exemple, dans *Parle mon fils parle à ta mère*, il s'agit du monologue de la mère au fils qui dit : "Je te parle pour ton père." La mère parle en arabe populaire et le texte est écrit en français pourtant. "J'ai cru entendre ma mère", a dit son père après l'avoir lu. Sebbar a pensé alors que quelque chose de son père était passé dans la langue de sa mère. Quelqu'un qui a fait la traduction en hollandais lui a également dit qu'il avait cru entendre sa mère. Il existe donc une universalité de la langue de la mère qui parle au fils.

Dans *Le Silence des rives*, (roman sous forme d'oraison funèbre qui n'est pas complètement funèbre selon elle), un homme marche le long de la mer, lance ses poèmes à la mer espérant qu'ils iront de l'autre côté de la mer en Algérie. Et il meurt sans avoir assisté à la mort de sa mère. C'était le texte préféré de son père. Une amie libanaise de langue arabe lui a également dit que c'était un texte très arabe

A propos de la trilogie des *Shérazade*, son père lui a demandé pourquoi Shérazade ne tombe pas amoureuse d'un Arabe. Elle lui a répondu : "Mais toi, tu avais besoin d'altérité. Shérazade ne tombe pas amoureuse d'un Arabe. Moi non plus d'ailleurs." Dans *Une Enfance algérienne*, Leïla Sebbar a écrit la nouvelle, "On tue des instituteurs", qui raconte ce qui s'est produit dans sa vie en 1954 et se produit aujourd'hui aussi selon elle. Elle accepte le fait qu'elle a besoin de violence pour écrire, qu'elle est une romancière de la violence, du sang, de l'exil, de la guerre.

Elle affirme ensuite qu'elle ne se met pas en scène dans ses textes et qu'elle ne fait pas d'"autofiction", terme à la mode. Elle ressent une complicité avec les enfants nés de l'exil des parents installés en France, déplacés dans des exils non choisis mais contraints. Par exemple, dans *Le Baiser*, *La Jeune fille au balcon*, *Le Chinois vert d'Afrique*, la trilogie

des *Shérazade*. Elle a besoin de retrouver ces personnages dans la fugue et ne peut les approcher autrement qu'en fugueurs. Ils avaient besoin de vivre autrement l'exil de leurs parents. La fugue est la manière de vivre l'exil d'une manière différente, dans un espace autre et hors-la-loi. Il existe une rupture avec la maison, la République et la France. Le "territoire de la lisière" est le meilleur pour inventer un autre espace, d'autres gestes, une autre langue plus gestuelle, moins linguistique.

Sebbar a fait une pause après la fiction et a écrit des fragments autobiographiques d'une Algérie dont elle ne peut pas faire le deuil et qu'elle cherche en France. Elle pourrait vivre à côté sans voir ni parler à personne parfois. La France est le pays de sa mère qu'elle aime. Elle parle et écrit la langue de sa mère et n'est donc pas en exil. Pourtant, elle l'est à partir du moment où elle a cherché des traces, des signes de l'Algérie. Elle n'y est jamais retournée et ne sait pas si elle y retournera un jour même si elle cherche l'Algérie d'une manière malade. Elle pense qu'il en sera ainsi tant qu'elle n'aura pas écrit le silence de son père. Si elle ne parle pas arabe, ce n'est pas pour des raisons historiques, politiques ou coloniales. Elle n'a pas envie d'apprendre l'arabe parce qu'elle a l'impression que, contrairement à ce que l'on croit (on croit que l'arabe est une langue de communication), apprendre l'arabe la couperait de son père. Elle écrit parce que l'arabe lui manque. Elle n'a jamais parlé l'arabe qui lui manque. Elle a besoin de l'entendre, qu'elle [la langue] soit là. Elle a besoin de la langue comme des gestes de muets. L'absence de la langue est sa raison d'écrire et de l'entendre comme une voix. Si elle écoute des femmes parler l'arabe dialectal, il ne l'intéresse pas de savoir ce qu'elles se disent car ce sont des banalités. Elle ne sait pas comment aller en Algérie. Elle ne désire pas être étrangère, observatrice ou sociologue mais elle veut y aller en sauvage, ce qui est difficile. Elle a deux sœurs, l'une à la Martinique, l'autre à Paris. Les trois sœurs voulaient aller en Algérie ensemble mais leur père n'a pas voulu qu'elles y aillent tant qu'il vivrait. En fait, c'est la sagesse du père qui avait parlé car il voulait les protéger. Dans ce qu'elle écrit en français, elle essaie donc de recomposer ce qui a été fragmenté, dispersé, explosé. Peut-être ne reconstitue-t-on jamais mais que l'on reconstruit autre chose. Elle croit certainement construire dans ce qu'elle écrit.

Armelle Crouzières-Ingenthron  
Middlebury College

**Hédi Bouraoui.** *Ainsi parle la Tour CN*. Vanier (Ontario): Les Éditions l'Interligne, Tunis: L'Or du Temps, 1999. 350 pages.

 'est au pied de la lettre qu'il faut interpréter le titre du dernier roman d'Hédi Bouraoui, *Ainsi parle la Tour CN*, car c'est effectivement la célèbre tour qui